

David Clerson, Philippe Arseneault, Marjolaine Deschênes

Marie-Michèle Giguère

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2014). Compte rendu de [David Clerson, Philippe Arseneault, Marjolaine Deschênes]. *Lettres québécoises*, (153), 28–29.

☆☆☆☆

DAVID CLERSON

Frères

Montréal, HélioTrop, 2013, 152 p., 21,95 \$.

Des hommes et des chiens

Frères est une épopée violente qui prend des allures de légende ancienne. Un premier roman singulier, ancré dans une tradition d'un autre temps et porté par une langue gracieuse et moderne.

Ce soir-là, enroulé dans une couverture au fond du bateau, il vit sa mère qui tenait un grand couteau sous le soleil, une mère démesurée, aux proportions de légende, et il se dit qu'il l'aimait, puis il vit la jeune fille, sa chair blanche qui brillait sous la lune, et il lui revint plus que jamais des désirs d'humanité. (p. 127)

Dans un lieu sans nom, face à la mer, à une époque indéterminée, vivent deux frères — l'Aîné et le Cadet — et leur mère vieillissante. L'Aîné n'a pas de bras gauche alors que le Cadet a deux bras nains. Leur mère leur racontait que le jour de la naissance de son premier fils, elle lui a tranché un bras au couteau pour lui donner un frère, parce que « le monde est mauvais » et qu'elle ne souhaitait pas voir son fils l'affronter seul, alors qu'elle n'aurait « bientôt plus rien à [lui] donner ». Quant à leur père, leur « chien de père », cette bête au pelage noir, il est absent et les obsède, les dérange. Les deux garçons grandissent, souvent laissés à eux-mêmes, dans la haine de leur père et la peur du monde extérieur, se mêlant peu aux « enfants sangsues » du village voisin mais toujours reconnaissants, comme l'avait imaginé leur mère, d'avoir un frère à leur côté : « Ils étaient emplis de fureur, mais ils étaient bien où ils étaient, à leur place parmi leurs bêtes d'os. »

Leur colère contre leur père absent les habite tant qu'ils décident de partir à sa rencontre, chargés de désirs de vengeance. « Imitant tant bien que mal les gestes des hommes qu'ils avaient vus réparer des bateaux de pêche au village voisin », les deux frères entreprennent de réparer une épave dans laquelle ils souhaitent gagner l'île où vit leur « chien de père ». Le moment venu, ils se fauillent hors de la maison sans dire un mot à leur mère de leur dessein, ne sachant pas de toute manière si, dans ses délires, elle constatera leur absence.

Mais l'aventure ne se déroule pas comme prévu : la mer n'est pas clémente et leur voyage devient vite macabre et violent. Ils connaîtront la faim ; feront face au danger, à la bêtise humaine ; apprendront à tuer aussi. L'Aîné deviendra même, pendant un temps, un animal, un chien, avant de retrouver son humanité.

Un conte sombre

Amalgame surprenant de conte et de roman d'aventures, *Frères* parvient à créer des situations singulières tout en étant avare de détails temporels ou géographiques. On aurait envie d'écrire que c'est un roman d'un autre siècle alors que c'est un roman sans siècle, intemporel. Et même si elle refuse de s'ancrer dans une époque ou un pays précis, l'écriture sait engendrer des lieux et des images. Mieux, cette pudeur descriptive sert bien le récit, permet au roman de s'approcher de la légende : celle de deux frères



DAVID CLERSON

qui s'aiment et se chamaillent, pris tous les deux avec les mêmes drames fondateurs, qui cherchent à s'émanciper tout en souffrant de l'absence de l'autre.

☆☆☆☆

PHILIPPE ARSENEAULT

Zora. Un conte cruel

Montréal, VLB, 2013, 488 p., 32,95 \$.

Née sous un ciel sombre

Conte ambitieux et violent qui retrace le destin de Zora, capable de sentiments doux et nobles dans un monde de brutes.

Le fredouille qui tenait la pieu, d'un geste de son petit bras, perça la poitrine de la mère endeuillée. Ainsi s'éteignirent en moins de cinq minutes trois générations de Tretyakov. Si cela vous émeut, souvenez-vous qu'ils étaient Russes ; vous vous sentirez tout de suite beaucoup mieux. (p. 87)

Il en a fallu du temps avant qu'on daigne lui donner un nom, à la petite Zora. En fait, il aura fallu qu'une vieille de passage à l'auberge de son père somme celui-ci de lui en donner un : « Et c'était trop te demander, gros lard, quand ton enfant est sortie des chairs de sa mère, de rabouter ensemble deux syllabes, ou même d'en prendre une seule, pour nommer ton enfant ? » Ainsi, cette petite bâtarde, fille d'un aubergiste mesquin et d'une femme gardée captive jusqu'à ce qu'elle se noie après avoir donné naissance, connaîtra une vie composée de mille rebondissements.

Son père, Seppo, tient l'auberge de l'Ours qui pète, « aux confins de la verte Finlande », dans la forêt des Fredouilles, qui « façonnait des hommes et des femmes acariâtres aux mœurs brutales ». Dans ce coin redouté de plusieurs vivent — du moins c'est ce que dit la légende — des « créatures étranges » avec d'immenses têtes posées sur de petits corps, des bêtes « à bien des égards effrayantes » : les fredouilles. Mais dans ce bout du monde où seuls les plus téméraires ou les plus inconscients s'aventurent, elles ne sont pas nécessairement les êtres les plus horribles.

Parce que les gens ici ont de bien drôles de manières : la plupart sont vulgaires, grossiers et violents, à commencer par Seppo,



PHILIPPE ARSENEAULT

l'aubergiste chez qui tout le monde se retrouve pour déguster des « tripes d'âne », des « boyaux de blaireau » et des « charcuteries pourries ». Trop sot pour quelque forme d'altruisme, il a souhaité à plusieurs reprises se débarrasser de sa fille, avant de consentir à la garder sous son toit — non sans la battre — jusqu'à ce qu'il conclue une sombre entente qui scellera le sort de Zora avec le non moins sombre capitaine Boyau. Par chance, dans ce monde barbare, subsistent quelques êtres dotés d'une âme, une vraie, qui viendront en aide à la mal lunée.

500 pages d'aventures

L'univers qui se déploie dans ce roman a de quoi surprendre : étoffé, complexe, il met en scène une panoplie de personnages secondaires, tous plus colorés et théâtraux les uns que les autres. On ne peut qu'admirer l'imagination qui donne tant à voir, qui crée de toutes pièces cette contrée inquiétante, ses us et ses règles. Mais cet exercice bien mené nous détourne occasionnellement du destin de l'héroïne : jamais on ne s'ennuie, mais on s'esouffle parfois sans raison.

Ce surprenant prix Robert-Cliche 2013, à mille lieues des clichés de ce que l'on peut attendre d'un premier roman, a cela d'admirablement rafraîchissant (oui, malgré l'écriture crue, malgré les personnages vulgaires) : il ose mener un projet littéraire sur un terrain que l'on associe normalement à la paralittérature, le roman médiéval ou d'aventures. Non sans failles mais tout de même brillamment.

☆☆ ½

MARJOLAINE DESCHÉNES

Flours au fusil

Chicoutimi, La Peuplade, 2013, 174 p., 23,95 \$.

Les décombres du romantisme

Après une enfance sombre et violente, Violaine Videloup devient une écrivaine et une universitaire respectée, jusqu'à ce qu'elle décide de tout abandonner.

Écrire est romantique pour donner l'apparence du vivant aux défunts et perpétuer un deuil infini. Ma maison vendue, je partirais en voyage et vivrais un bon coup avant de trouver un travail simple. (p. 23)



MARJOLAINE DESCHÉNES

Violaine Videloup, docteure en philosophie et romancière, la mi-trentaine, prend une année sabbatique et part pour la Belgique avec la décision ferme de ne plus écrire, « parce que toute écriture est sépulture, rite d'enterrement et mise au tombeau comme l'ont si bien vu de Certeau et Ricoeur ». Elle y retrouve de vieux amis — Laurent, puis Fleure — et réfléchit à sa vie.

Les premières pages du roman m'ont charmée : l'évocation de l'enfance avec un père taxidermiste — « J'ai grandi là où on donnait aux morts l'apparence du vivant. [...] je suis née dans la vie fausse. » — et la peur des bêtes empaillées mettaient magnifiquement la table pour que le romanesque et la réflexion littéraire puissent prendre leurs aises. Ainsi, j'ai entamé la lecture de *Flours au fusil* avec enthousiasme, séduite par la prémisse à la fois brute et réfléchie de ce roman, qui situe la taxidermie « dans les décombres du romantisme », car seuls les romantiques pouvaient pousser la nostalgie jusqu'à « rembourrer tout ce qui ne respire plus de matières douteuses afin d'en tirer une apparence de vie ». Puis, le récit part dans tous les sens — l'inspiration, le désir, les secrets d'enfance, la violence du passé, les idées féministes — et le charme se rompt. Pas que tous ces fragments d'histoires n'auraient pas pu former un tout cohérent, mais on dirait qu'il manque un liant entre ces bonnes idées, une candeur qui ne se pointe pas. Les événements s'enchaînent parfois de façon simpliste : la tendresse physique entre femmes arrive au même moment que la redécouverte des philosophes féminins ; puis, quand la narratrice se réveille la nuit pour prendre ses courriels sur l'ordinateur de son ami Laurent, qui l'héberge, elle tombe sur une lettre qui divulgue un pan méconnu du passé de celui-ci et se dit que sa plume lui rappelle Christian Bobin, puis ouvre quelques heures plus tard un livre de Bobin dans la bibliothèque où elle trouve une autre lettre qui révèle l'issue du mystère découvert dans la première. Les idées sont là, mais elles s'imbriquent les unes dans les autres en grinçant.

Baignée de littérature

La littérature a une belle place ici : les auteurs classiques y sont très présents, souvent évoqués, cités. Tout dans ce roman est baigné de la sagesse littéraire et philosophique du passé. Pourtant, cette intertextualité abondante ne sert pas toujours le récit. Alors que la langue se pare d'images simples et efficaces lorsqu'elle retrace l'enfance de la narratrice, les phrases deviennent plus lourdes, plus théoriques et parfois verbeuses lorsqu'il est question des auteurs qui bercent sa réflexion. On s'en mord un peu les doigts, car il y avait ici un potentiel romanesque qu'un peu de modestie aurait sans doute mieux servi.